

ROMAN

VICTOR PASKOV
Ballade pour Georg Henig



 *l'aube*

BALLADE POUR GEORG HENIG

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

© Jus Autor, Sofia
1987, pour le texte original

© Éditions de l'Aube
1989, pour la traduction française
2014, pour la présente édition (traduction révisée)
www.editionsdelaub.com

ISBN 978-2-8159-1100-9

Victor Paskov

Ballade pour Georg Henig

roman traduit du bulgare par Marie Vrinat

éditions de l'aube

Du même auteur, chez le même éditeur :

Allemagne, conte cruel, 1992

Récemment, alors que je fouillais dans de vieux papiers de famille, je tombai sur deux lettres écrites au crayon-encre sur des feuilles de cahier par Georg Henig, de son écriture impossible.

En haut à droite, on peut lire l'année ainsi que l'endroit où elles ont été rédigées : 1960, hospice de vieillards de Hairedine.

L'administration de l'hospice avait joint un avis à la dernière page de la seconde lettre, retenu à l'aide d'un trombone rouillé. On nous informait qu'à cette date, Georg Henig était mort de... (suivait alors l'appellation latine du mot « vieillesse ») et qu'il serait enterré le lendemain, dans le cimetière du village.

Conformément à ses dernières volontés, on avait déposé dans son cercueil le violon avec lequel il était arrivé et qui constituait son seul bien.

Par un étrange concours de circonstances, le jour où Georg Henig mourait, moi, je fêtais mes douze ans.

Je me suis efforcé de me souvenir de cette journée. Mais là où je cherchais le souvenir – était-ce dans mon cœur ? dans mon âme ? – il n'y avait qu'un trou noir.

Ce devait être une douce matinée ensoleillée au début de l'automne... sûrement irisée – mais de quelles couleurs ?

Existe-t-il encore de telles couleurs ?

Au moment où j'écris ces lignes, tombe une fine bruine. C'est un soir d'automne. Les bâtiments, en face, ont la couleur du lilas dans la brume gris sale. De temps en temps, en bas, un bus s'arrête avec ses portes qui s'ouvrent et se ferment. Dans la chambre, des ombres se profilent, mais je ne vois pas celle de Georg Henig. Jamais je n'ai ressenti la solitude aussi intensément.

... Ce devait être par une douce matinée ensoleillée, au début de l'automne. Dans la pièce du bas, ma mère préparait le repas. Nous louions une pièce avec cuisine dans la très vieille maison de la rue Iskar. Maintenant, il y a un autre bâtiment à sa place. Je ne veux même pas savoir lequel.

Après le petit déjeuner mon père est sorti avec deux paniers à provisions. Il a fait un détour par le bistrot qui se tient à l'angle de la rue Rakovski et de la rue Iskar et il a acheté de la bière peut-être, du vin et de l'eau-de-vie.

Que s'est-il passé d'autre, ce jour-là ?

La famille se préparait à fêter l'anniversaire. Non ! Tout le quartier se préparait à le fêter. Nos parents savaient merveilleusement faire la fête, jadis.

Je tournais en rond, d'un air suffisant, avec mes jambes maigres, mes horribles petites lunettes rondes et l'orgueil qui me caractérisait à cette époque : j'étais le roi Victor.

(D'après Georg Henig.)

Pourquoi fouiller dans de vieux papiers? Ils ne recèlent aucun secret. Si encore j'avais à découvrir des armoiries familiales, un titre de noblesse ou, au moins, les racines de ma famille, perdues dans l'ombre des temps; il vaudrait la peine de fureter parmi des quittances, des factures et des cartes, des obligations sans valeur et des actes juridiques... Mais non.

Ma mère est issue d'une famille de riches propriétaires terriens dont les biens ont été nationalisés après le Neuf Septembre¹. Il est vrai que, parmi ses ancêtres, on compte un certain Postonkio, personnage légendaire qui aurait accompli au début du XIX^e siècle un exploit en assommant, je crois, un aga. Mais nous n'en avons pas de témoignage écrit.

Quant à la famille de mon père, ce sont des Valaques (ce ne sont pas des Daces!) et on ignore complètement d'où ils viennent. (Et où ils vont.)

Si bien qu'en me donnant le titre de « roi », Georg Henig ne se fondait pas sur des considérations historiques.

Je lis en ce moment ses deux dernières lettres et je vois qu'il s'adresse à moi de la même manière: « roi Victor. »

Georg Yossif Henig.

1. Neuf Septembre (1944): date importante dans l'histoire de la Bulgarie. C'est le jour où les forces de gauche prennent le pouvoir par un coup d'État à la faveur de l'entrée de l'Armée rouge dans le pays, prétexte à l'instauration, à partir de 1947, du régime totalitaire qui dura jusqu'en 1989. (*Toutes les notes sont de la Traductrice.*)

Je me rappelle son corps cassé en angle aigu par la maladie de Bechterev, sa tête que la maladie de Parkinson faisait trembler, ses mains aux doigts longs et tordus, couverts de taches brunes et semblables à deux octopodes, ces mains d'où sont sortis tant de violons incomparables.

Henig...

Ce jour-là, il y a vingt-quatre ans, tu gisais dans un coffre (de pin ? d'érable ? Comment les dessins du bois étaient-ils disposés ? Quel était le taux d'humidité ?) – tu gisais dans un simple coffre fait d'un bois grossier, dépourvu de musicalité, et tu étais mort.

Mort.

J'espère qu'avant de te faire descendre dans la tombe, on a chanté pour toi à l'église, puisque tu étais chrétien. À ta gauche gisait, mort comme toi, le violon destiné à Dieu : il couronnait ta vie longue de quatre-vingt-dix ans. Cet instrument démesuré, disproportionné, pour lequel tes éminents élèves, curieux de le voir, ont fait le siège de nombreux jours durant de ta misérable cave, rue Volov. Et lorsqu'ils le virent enfin, ils émirent un claquement de la langue, ricanèrent et échangèrent un clin d'œil.

Tes dernières minutes ont sûrement été amères, mon pauvre vieux.

Dans ta désespérance, toi, le dernier membre vivant de la famille Henig, tu as sûrement pensé que la mort t'effacerait à tout jamais du souvenir d'autrui. Et tu avais raison.

Je me demande si l'on continue à vivre dans la conscience des autres, lorsqu'on a quitté ce monde. Je me demande s'il faut croire ce bel aphorisme qui dit que l'esprit du maître émigre dans celui de ses disciples, tandis que son art se perpétue dans leur mémoire et dans leurs œuvres.

La plupart de tes élèves sont vivants, mais ils ne desserrent pas les dents pour parler de toi. Tu es mort. Vingt-quatre ans après ta disparition, personne ne sait rien de toi. Quant au peu que je connaisse, moi, je doute qu'il ait quelque chose à voir avec ton art.

Il est plutôt lié à moi.

Oui, j'avais oublié qui j'étais !

J'ai envie, maintenant, de crier, tel le roi des juifs : « Pauvre Georg Henig, lève-toi ! » Réponds-moi : les œuvres que nous créons avec le plus d'amour, les seules que nous soyons en état de créer, ne nous apportent-elles toujours que raillerie, amertume et éclats de rire, au lieu de nous élever ?

Dans notre peine, devons-nous les vouer à Dieu ?

L'as-tu vu, là-bas, dans les cieux, ou bien avez-vous pourri, toi et ton violon ?

À quoi pensais-tu, lorsque tu as entrepris la confection de cet instrument qui sortait des normes du métier ?

Georg Henig, le roi Victor va pleurer. Infamie.

Paix à tes cendres.

*

Je n'avais pas tout à fait cinq ans lorsque je le vis pour la première fois. Ma mémoire en a conservé le souvenir avec la fraîcheur et la netteté d'un dessin exécuté au pastel sur du papier de riz. J'ai l'impression de planer très haut, au-dessus d'événements et de faits datant d'il y a trente ans, en les examinant dans le détail. Je n'ai pas envie d'interférer sur leur cours ni, Dieu m'en garde, de le modifier.

Mon père était musicien. Le père de mon père était musicien aussi. Selon toute logique, moi aussi je devais être musicien. C'était la seule chose qui mît mes parents d'accord. Lui parce qu'il avait senti, avec son instinct infailible, que mon talent dépassait le sien, elle parce qu'elle voulait punir à travers moi père, mère, frères, tantes, cousins germains et issus de germains, qui l'avaient rayée de la puissante famille des Médarov au moment où elle avait épousé ce rejeton valaque, mon père.

Par-dessus le marché, ils se fondaient sur quelques lettres anonymes pour affirmer que mon père était un bâtard. Rien de plus faux ! Ce n'est pas lui mais ma grand-mère, sa mère, qui était une bâtarde. Bâtarde ou pas, c'était une merveilleuse grand-mère, douce et bonne, au visage à moitié recouvert d'une tache violette

et qui ne savait pas parler le bulgare. Mais ce n'est pas de ma grand-mère que je veux parler.

Dans ses rêves les plus hardis, ma mère me voyait sur la scène de la salle de concert, enfant prodige vêtu d'un frac et d'un nœud papillon, tenant un violon miniature, auréolé de lumière et de gloire. Avec, derrière moi, l'orchestre philharmonique dirigé par un chef d'orchestre célèbre; dans une loge, le gouvernement et, dans une autre, l'Union agrarienne (les Médarov étaient agrariens). Et des fleurs, des ovations. Des confettis, des guirlandes, la splendeur. Des journalistes. Enfin, au dernier rang du troisième balcon, là où sont assis ceux qui ont des billets gratuits, la famille Médarov, rouge de honte et de confusion: ça alors! le fils du bâtard!...

C'était là le genre de rêves qui hantaient ma fière mère lésée dans ses droits. Quant à moi, je souhaitais ardemment devenir un violoniste renommé. (Tout comme je souhaitais ardemment devenir un commissaire, un mécanicien ou un pompier célèbres.) Mais des violons pour enfants de quatre ans, ça ne se trouve pas. On trouve des quarts de violons, des demi-violons, des trois quarts et des violons; ce qu'il me fallait, c'était un huitième de violon. Quelque chose qui ne dépasse pas un empan mais qui soit tout de même un instrument.

La seule personne qui pouvait accepter de faire un objet de ce genre était Georg Henig.

Je prie mon lecteur de m'excuser si je dois revenir en arrière, mais on peut compter sur les doigts de la main ceux qui connaissent l'histoire de maître Georg et qui savent comment et pourquoi il a atterri en Bulgarie.

Au début de ce siècle, à l'époque où des calèches passaient sur les pavés jaunes de Sofia, transportant des dames en crinoline et des messieurs en frac, où, dans les jardins de la capitale, des instruments à vent jouaient des pots-pourris de *La Traviata*, où Ivan Vazov promenait son chien devant l'Assemblée nationale et où la troupe de l'Opéra donnait ses premiers spectacles, des musiciens tchèques et italiens arrivèrent à Sofia pour aider quelques exaltés à créer une culture musicale en Bulgarie.

Dieu seul sait quels tourments, quelles difficultés et quelles privations ils ont endurés pour accomplir leur mission. Ce n'est pas de cela que je veux parler : j'en éprouve trop de honte et de peine. La plupart d'entre eux sont rentrés chez eux, amers. On ne connaît pas le nom de ceux qui sont restés : ils sont conservés dans des instituts et dans des encyclopédies. Il est heureux que nous ayons fait preuve au moins de cette attention à leur égard, nous qui marchons à pas triomphants vers la scène mondiale auréolée de gloire, après leur avoir fait courber l'échine.

... C'était probablement par un beau jour de l'automne 1910. Sifflant et soufflant, le train venant de Bohême entre en gare de Sofia. À la fenêtre du compartiment apparaît, parmi tant d'autres, le visage de maître Georg, empreint d'un étonnement joyeux. C'est un homme d'environ quarante ans, grand et imposant, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Dans le wagon de marchandises se trouve le coffre renfermant ses instruments étonnants : limes fines, petits burins effilés, rabots miniatures, petites égoïnes, crampons, moules,

marteaux à tête recouverte de feutre et crochets que je découvris un demi-siècle plus tard.

« Nous sommes arrivés, Bojenka! dit-il à la jeune femme aux yeux bleus comme les siens, qui l'accompagne. Allez, on descend! »

Les attendait-on à la gare de Sofia? Probablement. Peut-être les maîtres de chapelle Henrich Wisner et Masaryk, à l'époque aussi jeunes et enthousiastes que lui.

Paix à leurs cendres!

J'ignore où les Henig se sont installés et comment ils ont supporté toutes ces longues années de peine et de labeur. Je sais seulement que Georg Henig jouait de la contrebasse à l'Orchestre royal, qu'il était passé maître dans la fabrication des violons et qu'il y avait autour de lui bon nombre d'élèves tous plus doués les uns que les autres. Je sais aussi que c'est à cette époque que s'est créé l'art de la lutherie en Bulgarie.

Mais toi, Georg Henig, étais-tu heureux? Pourquoi n'es-tu pas rentré dans ta Bohême natale, chez ton frère Anton dont tu m'as tant parlé? Là-bas, autour du château de vos ancêtres, il y avait de vertes prairies; des chevaux fougueux y galopaient à toute allure, une odeur subtile d'érable et de vernis flottait dans ton atelier où la douce Bojenka te regardait avec amour; qu'importe que vous n'ayez pas eu d'enfants puisque tes violons vibraient dans toute l'Europe!

Je ne te demanderai pas pourquoi tu es resté. Ni comment tu as enduré ces années de souffrance. Ni quelles vexations et quelles peines tu as supportées. Ce qui importe, c'est que tu sois resté.

*

Ce devait être un dimanche, car mon père n'était libre que le dimanche. Les autres jours de la semaine, il était pris par des répétitions et des concerts à l'Opérette. Quand il n'avait pas de répétitions ou de représentations, il courait à droite et à gauche organiser quelque séance de musique – car nous étions pauvres. Ma pauvre mère reniée travaillait à façon. Elle cousait des cols de chemise avec sa vieille Singer. Cela ne rapportait rien et ne faisait que la mettre de mauvaise humeur.

Parfois, lorsque sa rage atteignait son paroxysme, elle restait pétrifiée au-dessus de la machine, le regard vide, le fil serré entre les dents. Son pied continuait à actionner la pédale dans le vide. Dans ces moments, elle menait un duel imaginaire avec la famille Médarov.

Je jouais un rôle important dans ce duel. Je suis sûr que c'était un dimanche, probablement au début d'août.

Je me levai tout seul. Pendant que ma mère repassait le petit costume de couleur crème, je fis ma toilette avec le plus grand soin. J'étais tellement ému que je ne pus rien avaler. Le petit déjeuner fut une torture.

Dans la pièce, il faisait sombre, comme toujours : devant la fenêtre se dressait le mur gris et fissuré du bâtiment voisin. Il fallait attendre qu'un rayon de soleil tombât sur ce mur pour qu'on ait l'impression qu'il faisait clair, chez nous aussi.

Ce dimanche-là, cependant, on aurait dit que tous les rayons du soleil s'étaient répandus à l'aveuglette sur le plancher ; du robinet, l'eau s'écoulait en rayons de soleil, un sourire rayonnant jouait sur le visage de ma mère ; seul mon père était grave, beau et marmoréen. Une mèche noire tombait sur son front de marbre, il la rejetait en arrière d'un mouvement brusque de la tête.

Ah ! Quel artiste est mort en lui !...

Le petit déjeuner prit fin dans un silence solennel. Je dus me laver les mains une seconde fois.

Ensuite, ma mère nous accompagna dans le couloir, descendit l'escalier avec nous et alla jusqu'à la porte. Là, elle s'arrêta, les bras croisés et nous souhaila « bonne chance ! ». Comme si nous allions loin, dans un autre pays, chargés d'une mission importante.

Mon père marchait, l'air sérieux et recueilli dans son costume de shantung blanc, embaumant la lavande. Moi, je trottinai derrière lui, dévorant des yeux ce qui se passait autour de moi.

Et il s'en passait des choses !

Le quartier s'éveillait pour vivre sa vie de tous les jours.

Le menuisier Vanguel rabotait des planches.

Le boulanger Yordane secouait devant sa porte son tablier enfariné, laissant s'envoler des nuages tout blancs. À droite, les arbres envoyaient de verts

projectiles contre le ciel bleu tandis qu'on voyait passer, dans les rues, des charrettes tirées par des chevaux bruns et, de temps à autre, une automobile.

Tchat-tchat-tchat!

Traca-trac! De quelles sonorités merveilleuses retentissait autrefois ce pauvre quartier qui n'existe plus depuis longtemps!

Nous croisions des voisins. Ils essayaient de retenir mon père pour entamer une conversation mais il se dérobaît par un refus poli: « Nous avons quelque chose d'important à faire. »

Savez-vous où nous allions? Nous allions commander un tout petit violon, une petite merveille luisant de tous ses feux comme on n'en avait jamais vu! Avec mon huitième de violon, je jouerais des mélodies envoûtantes; je ferais pleurer toute la Bulgarie. Ceux qui pleureraient le plus fort, ce seraient les Médarov. Et lorsqu'ils éclateraient en sanglots à mes genoux...

Nous arrivâmes dans la rue Volov et tournâmes à gauche. Nous nous arrêtâmes devant la seconde ou la troisième maison; mon père poussa la petite porte en bois. Nous descendîmes quelques marches. Le maître habitait dans la cave.

Mon père sonna à la porte. Des pas traînants se firent entendre. La porte grinça et s'ouvrit.

Une petite grand-mère toute vieille, auréolée de cheveux blancs, aux yeux presque délavés, souriait aimablement. C'était Bojenka.

« Allez, vous entrez, Marin et petit garçon », nous invita-t-elle.

Nous entrâmes. Nous traversâmes un couloir sombre. Mon père frappa à une porte et fit tourner la poignée. J'enlevai ma casquette comme on m'avait appris à le faire.

Georg Henig était assis sur un tabouret haut devant l'établi et à l'aide d'un mince bédane il donnait forme au fond d'un violon serré dans l'étau de bois. Des instruments tout à fait singuliers – crochets, canifs, marteaux étranges, petites pinces brillantes et autres objets inconnus – étaient rangés sur l'établi. Partout sur les murs étaient accrochés des moules à violons et à altos, grands et petits; dans l'angle, une contrebasse ventrue et débonnaire, deux fois plus grande que moi, renvoyait une lumière jaune. Au-dessus du divan, à gauche de l'établi, quelques icônes et une veilleuse pendaient au mur. Aux deux petites fenêtres, des rideaux joyeux étalaient leur bigarrure. Ça sentait le vernis, la colle et le bois. Je humais ces odeurs avec beaucoup de plaisir. Des odeurs tout à fait inconnues. L'obscurité régnait comme dans une caverne de nains; une obscurité qui n'était pas oppressante mais mystérieuse et intime.

Georg Henig descendit de son tabouret. Son dos courbé évoquait un couteau pliant, ses longs bras atteignaient presque le sol. Il ressemblait à un gnome.

Comme les cordonniers, il portait autour des reins un tablier de cuir sur une chemise grise aux manches retroussées. Pour nous voir, il devait lever le menton, ce qui empêchait ses yeux, délavés et un peu inexpressifs comme ceux de tous les vieillards,

de regarder droit. Son visage était allongé, couvert de rides ; ses cheveux, longs et blancs, lui tombaient sur les épaules et ses lèvres étaient toutes fines, presque invisibles. J'avais beau être petit, pour lui baiser la main il fallait presque que je me mette à genoux devant lui.

« À toi longue vie, cher collègue Marin et grand garçon. Comment toi t'appeler, adorable enfant ? demanda-t-il en tirant le tabouret vers lui.

— Victor, murmurai-je, ravi.

— Royal nom ! Combien années a cher Victor ?

— Quatre ans et onze mois ! déclamai-je, les mains sur les coutures de mon pantalon.

— Oy ! Beaucoup ! Toi t'asseoir ici et donner petite main à grand-père Guéorgui. »

Je pris place sur le tabouret, mon père s'installa sur le divan. Georg Henig se hissa de nouveau sur son tabouret. Je tendis la main et l'abandonnai en toute confiance à celles du vieillard. Elles étaient calleuses et chaudes. Il étirait précautionneusement chaque doigt, palpait leurs articulations, les pliait doucement et mesurait leur taille avec son pouce et son index. J'avais l'impression d'une caresse. C'était une sensation nouvelle : mon grand-père paternel était mort avant ma naissance ; quant à mon grand-père maternel, il ne voulait pas me connaître. C'est peut-être au moment où il mesurait la longueur de mes doigts pour lui faire correspondre celle du manche que j'ai éprouvé une confiance aveugle en Georg Henig ; elle ne m'a pas quitté jusqu'à notre dernière rencontre. (Elle ne m'a toujours pas quitté aujourd'hui.)

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.
Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

La version papier de ce livre
a été achevé d'imprimer en octobre 2014
pour le compte des éditions de l'Aube
rue Amédée-Giniès, F-84240 La Tour d'Aigues

Dépôt légal :
novembre 2014 pour la version papier
et novembre 2015 la version numérique

www.editionsdelaube.com

